Samuel de Champlain devant les historiens de la Nouvelle-France

Samuel de Champlain before New France historians

Marie-Christine Pioffet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/eccs/835>

DOI : 10.4000/eccs.835

ISSN : 2429-4667

Éditeur

Association française des études canadiennes (AFEC)

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2017

Pagination : 7-26

ISSN : 0153-1700

Référence électronique

Marie-Christine Pioffet, « Samuel de Champlain devant les historiens de la Nouvelle-France », *Études canadiennes / Canadian Studies* [En ligne], 82 | 2017, mis en ligne le 01 juin 2018, consulté le 23 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/eccs/835> ; DOI : 10.4000/eccs.835

SAMUEL DE CHAMPLAIN DEVANT LES HISTORIENS DE LA NOUVELLE-FRANCE

Marie-Christine PIOFFET¹
Université York (Toronto)

La présente enquête examine le traitement que les historiens Marc Lescarbot, Gabriel Sagard, Chrestien Leclercq, Le Roy Bacqueville de la Potherie et François-Xavier de Charlevoix réservent à cinq épisodes controversés de la carrière de Champlain, soit la décision de s'établir sur l'île Sainte-Croix, l'allocution du Saintonguais lors de la réception à la pointe Saint-Mathieu, sa décision d'intervenir par la force contre les Iroquois en 1609, son expédition ratée dans la « mer du Nord » (ou la baie d'Hudson) et sa décision d'abandonner Québec aux mains des frères Kirke. L'étude montre que si les auteurs n'attaquent pas de front le Saintonguais, premier gouverneur de la Nouvelle-France, leurs critiques n'en sont pas moins perceptibles en sourdine à travers les mailles de leurs discours. Par où l'on voit que l'image de Champlain projetée par ses contemporains et les chroniqueurs de la génération suivante était loin d'être aussi idéalisée qu'elle le deviendra après la Conquête.

This study considers the way historians Marc Lescarbot, Gabriel Sagard, Chrestien Leclercq, Le Roy Bacqueville de la Potherie and François-Xavier de Charlevoix treat five controversial episodes in the career of Samuel de Champlain. That is his decision to settle at the Sainte-Croix Island, the speech delivered by the Saintonguais during the reception at the pointe Saint-Mathieu, his decision to intervene with force against the Iroquois in 1609, his failed expedition in the "North Sea" (or the Hudson Bay) and his decision to surrender Quebec City to the hands of the Kirke brothers. The study shows that if those authors do not attack head on the Saintonguais, the first Governor of New France, their criticisms are still perceptible in a subtle way through their discourses. It follows that one sees that the image of Champlain that was conveyed by his contemporaries and chroniclers of the next generation was far from being as idealized as it will become after the Conquest.

Le fondateur de Québec a été longtemps une figure sacralisée au point où aujourd'hui sa réputation semble érigée sur un socle qui le place au-dessus de tout blâme, voire de tout soupçon. Comme l'a bien vu Hélène Destrempe, la « mythification du personnage de Champlain » par les historiens du XIX^e siècle, qui voient en lui un exemple de piété et de bravoure, « fait partie intégrante de cette idéalisation de la Nouvelle-France » (DESTREMPES 2009 : 95). Au XX^e siècle, le Saintonguais n'a rien perdu de son prestige. En témoigne le faste des célébrations récentes qui ont couronné le 400^e anniversaire de la fondation de Québec et de son arrivée en terre canadienne en 1603. Même si son plus récent biographe David Hackett Fisher déclare qu'il n'est pas sans faille, son récit est loin de faire la part juste à ses « erreurs impardonnables » (FISHER 2011 : 17). Si l'on excepte l'ethno-historien Bruce Trigger qui se

¹ Mes recherches sur les textes de la Nouvelle-France ont été facilitées par les subsides du CRSHC.

Marie-Christine PIOFFET

révèle beaucoup plus critique envers le Saintongeais, allant jusqu'à le traiter d'homme « ambitieux », voire « extrêmement ethnocentrique » (TRIGGER, 1991 : 271) et Mathieu d'Avignon, qui a montré que le titre de fondateur de la nation était en partie usurpé (D'AVIGNON, 2008 : 499), l'historiographie canadienne contemporaine fait encore de Champlain le pilier de la « nation nouvelle », « le premier de [ses] grands coloniaux » (DESCHAMPS (1951), dans LITALIEN 2004 : 15).

Mais qu'en est-il chez les historiens de la Nouvelle-France ? Si les chroniqueurs jésuites comme François Du Creux et François Ragueneau lui réservent un éloge posthume en des termes grandiloquents et ont sans doute contribué à fabriquer ce héros de la colonisation française, Marc Lescarbot, Gabriel Sagard, Chrestien Leclercq, Le Roy Bacqueville de la Potherie et même le jésuite François-Xavier de Charlevoix émettent plusieurs réserves sur le comportement du premier gouverneur de la Nouvelle-France. C'est notamment les marques d'une réprobation voilée ou présentée en sourdine que je me propose d'étudier en revisitant leurs écrits historiographiques. Étant donné l'ampleur du corpus, je me limiterai aux passages relatifs à quelques interventions plus controversées du Saintongeais, soit lors l'établissement de l'île Sainte-Croix, de la réception à la pointe Saint-Mathieu, de sa première intervention armée contre les Iroquois en 1609, de son expédition manquée vers la mer du Nord, ou la baie d'Hudson, et de la reddition de Québec aux mains des frères Kirke, qui invitent à pondérer certains éloges du colonisateur.

Le désastre de l'île Sainte-Croix

De l'aveu de David Hackett Fisher, l'élection de l'île Sainte Croix comme site de colonisation aurait été la « pire erreur de Champlain » (FISHER 2011 : 175). En effet, le défaut d'approvisionnement et la pauvreté du sol rendirent l'hivernage de 1604 si dramatique que 35 hommes moururent du scorbut. Toutefois, la plupart des historiens en attribue les tribulations à une décision de Pierre Du Gua de Monts. C'est également la lecture que Samuel de Champlain nous invite à faire dans l'édition de ses *Voyages* de 1632 où il se dissocie complètement du jugement du huguenot :

[L]edit Sieur de Mons s'arresta en une Isle, qu'il jugea d'assiette forte, & le terroir d'alentour tres-bon, la temperature douce, sur la hauteur de 45 ½ de latitude comme Sainte Croix. [...] *Mais laissons-le aller*, en

attendant si nous aurons meilleur marché des froidures, que ceux qui hyvernerent à Tadoussac².

Toutefois, son témoignage différait dans l'édition de 1613, où il vantait alors les mérites du site à tous points de vue et dit avoir pris part à la décision :

Il y a un autre lieu à couvert pour mettre des vaisseaux de quatre vingt à cent tonneaux : mais il asseche de basse mer. L'isle est remplie de sapins, bouleaux, esrables & chesnes. De soy, elle est en fort bonne situation, & n'y a qu'un costé où elle baisse d'environ 40. pas, qui est aisé à fortifier, les costes de la terre ferme en estans des deux costez esloignées de quelques neuf cens à mille pas. Il y a des vaisseaux qui ne pourroyent passer sur la riviere qu'à la mercy du canon d'icelle [q]ui est le lieu *que nous jugeâmes le meilleur* : tant pour la situation, bon pays, que pour la communication que nous pretendions *avec les sauvages* de ces costes & du dedans des terres, estant au mieux d'eux³.

Comment expliquer un tel écart entre les deux versions, si ce n'est par la volonté du colonisateur de recomposer ses voyages en vue de se donner le beau rôle pour la postérité dans l'édition de 1632 ? Dans son étude fort stimulante, Mathieu d'Avignon a mis en évidence les contre-vérités contenues dans la dernière mouture des *Voyages* destinée à souligner la contribution personnelle de Champlain et à déprécier les efforts de son compagnon huguenot (D'AVIGNON 2008 : 124-162).

Quelles que soient les motivations qui animent l'auteur, ces variations aurait dû suffire à éveiller la suspicion à l'endroit du discours de l'auteur, qui élague de nombreux détails contraires à son avancement et à son image de champion de la colonisation française en Amérique. Bien qu'il n'ait pas lu les *Voyages* de 1632 au moment d'écrire son *Histoire de la Nouvelle-France*, Marc Lescarbot, son compagnon en Acadie de 1606 à 1607, avait vu juste quand il soutenait que Champlain n'était pas « toujours constant en ses discours »⁴. En fait, les deux hommes s'opposaient radicalement dans leur manière d'écrire et

² Samuel de Champlain, *Les Voyages de la Nouvelle France occidentale, dicte Canada faits par le Sieur de Champlain*, in Champlain, *Œuvres de Champlain*, éd. Charles-Honoré Laverdière, Québec, Augustin Côté, 1870 [1632], vol. 5, liv. I, 706-707 [50-51] (je souligne). Toutes les citations de Champlain renvoient à cette édition.

³ Samuel de Champlain, *Les Voyages*, op. cit., éd. 1613, vol. 3, liv. I, p. 173 [25].

⁴ Marc Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France*, [HNF dans la suite], Paris, Adrien Pèrier, 1617, liv. V, p. 647.

Marie-Christine PIOFFET

d'envisager l'histoire des voyages, comme l'a bien vu Frank Lestringant (LESTRINGANT 1984 : 69-88 et 1996 : 329-344). Bien loin de vouloir reprendre la démonstration de ce dernier, je souhaite plutôt voir comment le Vervinois, qui avait lui-même composé un panégyrique versifié à la gloire de Champlain, avant que son admiration ne finisse par s'émousser, décrit le triste épisode de l'île Sainte-Croix. Du reste, le porte-parole du clan de Biencourt, se rappelant les déboires des colons français installés dans la baie de Rio de Janeiro et dans l'île de Sable, considère comme une entorse au bon sens la décision de choisir un cadre insulaire plutôt que la terre ferme :

Quittans la riviere Saint-Jean, ilz [les hommes de De Monts] vindrent suivant la côte à vingt lieuës de là en une grande riviere (qui est proprement mer) où ilz se camperent en une petite ile size au milieu d'icelle, laquelle ayans reconnu forte de nature & de facile garde, joint que la saison commençoit à se passer, & partant falloît penser de se loger, sans plus courir, ilz resolurent de s'y arrêter. Je ne veux rechercher curieusement les raisons des uns & des autres sur la resolution de cette demeure : mais je seray toujours d'avis que quiconque va en un país pour le posseder, ne s'arrête point aux iles pour y estre prisonnier. [...] D'ailleurs nôtre vie ayant besoin de plusieurs commodités une ile n'est pas propre pour commencer l'établissement d'une colonie s'il n'y a des courans d'eau douce pour le boire, & le menage ; ce qui n'est point en des petites iles⁵.

Le tour impersonnel privilégié par l'historien qui désigne les responsables de manière anonyme, évoquant elliptiquement les « raisons des uns & des autres » pour ensuite les invalider par des arguments d'ordre pratique n'est pas anodin. Si Lescarbot ne nomme ni De Monts ni son lieutenant Champlain, c'est en fait qu'il préfère s'attarder, dans une perspective pédagogique, aux causes de l'échec plutôt qu'à ses artisans (LESTRINGANT 2012 : 158). Même formulée de façon impersonnelle, la critique s'avère d'autant plus virulente que le souvenir des expériences insulaires antérieures aurait dû inciter les membres de l'expédition à élire la terre ferme comme séjour. Entremêlant constamment à travers les mailles de son récit le passé et le présent, Lescarbot pardonne difficilement à Champlain et à de Monts qui n'ont pas su tirer les leçons qui s'imposaient des déboires de leurs devanciers en sol d'Amérique. Plus que l'irréflexion ou l'inconséquence, le choix du site met également en relief les égarements de l'explorateur Champlain, parti en

⁵ Lescarbot, *HNF*, liv. IV, chap. IV, pp. 445-446.

éclaireur trouver un « lieu propre pour la retraite » et dont le « retardement » plaçait De Monts devant un choix difficile⁶.

Loin d'endosser une quelconque responsabilité, Champlain lui-même dans ses *Voyages* de 1632 tire un tout autre enseignement de cette malheureuse tentative de colonisation, déplaçant l'attention du lecteur sur les tensions religieuses qui régnaient parmi les hivernants, plutôt que de revenir sur le manque de planification et le retardement de son expédition d'exploration. Le protestant Du Gua de Monts avait en effet amené avec lui en Acadie deux prêtres séculiers, l'un appelé Nicolas Aubry et l'autre surnommé le Curé, ainsi qu'un ministre huguenot. Pour sa part, le Saintongeais voyait d'un mauvais œil l'œcuménisme missionnaire qui régnait dans l'île où cohabitaient notamment un prêtre et un ministre huguenot :

Il se trouve quelque chose à redire en ceste entreprise, qui est en ce que deux religions contraires ne font jamais un grand fruit pour la gloire de Dieu parmy les Infideles que l'on veut convertir. J'ay veu le Ministre & nostre Curé s'entre-battre à coups de poing, sur le differend de la religion. Je ne sçay pas qui estoit le plus vaillant, & qui donnoit le meilleur coup, mais je sçay très-bien que le Ministre se plaignoit quelquefois au Sieur de Mons d'avoir esté battu, & vuidoient en ceste façon les points de controverse. Je vous laisse à penser si cela estoit beau à voir⁷.

On peut ici douter du bien-fondé de cet alibi, voire de la bonne foi du Saintongeais, qui ajoute ici ces lignes par rapport à l'édition de 1613, sans doute pour se conformer aux vues du Cardinal de Richelieu sur le Canada, qui souhaitait privilégier la religion catholique en Nouvelle-France.

Bien qu'il ne mentionne pas explicitement l'île Sainte-Croix, le récollet Gabriel Sagard dans son *Histoire du Canada*, paraît accréditer la thèse de Champlain, en présentant les dissensions qui sévissaient au tout début de la colonisation de l'Acadie entre huguenots et catholiques comme la cause principale de l'échec de la mission :

[...] si les Catholiques avoient un Prestre, les huguenots avoient un Ministre, & pendant qu'ils s'amusoient à leur dispute, les Sauvages

⁶ Lescarbot, *HNF*, liv. V, p. 435.

⁷ Samuel de Champlain, *Les Voyages*, op. cit., éd. 1632, vol. 5, liv. I, p. 709 [53].

Marie-Christine PIOFFET

restoient confirmez dans leur irreligion pour voir & se scandalizer des disputes de religion, car ils ne sont pas bestes jusques là, qu'ils ne voyent bien nos differents [...]. En ces commencemens que les François furent vers l'Acadie [...], les Catholiques sans devotion s'accommodoient ayement à l'humeur des huguenots, & ces heretiques malicieux se maintenoient dans leur vie libertine. [...] C'estoit une chose digne de compassion de veoir tant de desordres, la terre ne se cultivoit point, le païs ne s'habituoit pas, & point du tout de conversion ny d'envie de convertir⁸.

Certes, Sagard, obnubilé par son animosité contre les marchands huguenots et orienté exclusivement vers l'histoire des missions récollettes, reste myope sur les causes matérielles et géographiques de l'échec du premier établissement acadien dont le récit s'écarte de son propos. Plus nuancé et mieux informé, François-Xavier de Charlevoix, à qui l'on doit pourtant un panégyrique de Champlain, relie directement les ratés de la colonisation acadienne à l'incapacité de trouver un havre adéquat et blâme directement le futur fondateur de Québec de n'avoir su repérer dans la baie Française un site pour jeter les fondements d'une habitation durable. Pire encore, il juge superflue la décision de longer la côte atlantique en direction sud, alors que l'Acadie est le cadre idéal pour jeter les bases d'un établissement permanent :

Il [Champlain] auroit bien pû s'épargner la peine d'aller si loin, & même de venir jusques-là ; car il se trouvoit entre Camceaux & la Haive, qui sont sans contredits, les deux meilleurs Ports de l'Acadie, & les mieux situés pour le commerce ; mais il ne daigna pas même s'y arrêter. Il n'entra ni dans le Port Royal, ni dans la Baye Française, ni dans la Riviere S. Jean, & il poussa vingt lieuës plus loin, jusqu'à une petite Isle, où M. de Monts étant arrivé peu de tems après lui, résolut de s'établir⁹.

Moins sévère que Lescarbot sur le site insulaire, il décrie pourtant le choix de Sainte-Croix comme un mauvais calcul stratégique imputable d'abord à Pierre Du Gua de Monts qui « résolut de s'[y] établir », mais aussi à Champlain qui l'avait devancé sur les lieux et avait très probablement donné

⁸ Gabriel Sagard, *Histoire du Canada*, [HC dans la suite], Paris, Claude Sonnius, 1636, liv. I, pp. 9-10.

⁹ François-Xavier de Charlevoix, *Histoire et description generale de la Nouvelle France*, [HDNF dans la suite], Paris, Pierre-François Giffart, 1744, t. I, p. 179.

son assentiment¹⁰. Après une courte période de fébrilité employée à cultiver un terreau fécond, les chefs de l'expédition conviennent de leur mécompte :

On ne tarda pourtant pas à reconnoître qu'on avoit fait un mauvais choix. L'hyver venu, on se trouva sans eau douce, & sans bois, & comme on fut bientôt réduit aux chairs salées [...] le Scorbut se mit dans la nouvelle Colonie, & y fit de grands ravages¹¹.

En vérité, il était difficile de retenir un pire emplacement si l'on en croit Charlevoix, car le lieu était dénué de tout et ne présentait aucun avantage. En effet, le jésuite ne retient pas les arguments militaires évoqués par l'auteur des *Voyages* en faveur de la fortification naturelle de l'île. Bien que l'historien jésuite n'écorque pas directement Champlain, préférant s'en prendre au huguenot, on devine entre les lignes que ses critiques n'ont pas qu'une seule cible.

Ce qui ressort du triste hiver 1604-1605, c'est l'incapacité de Champlain à trouver un site plus méridional. L'explorateur dira lui-même que la côte est américaine était impropre pour abriter des navires ; cependant, l'expérience britannique a bien sûr prouvé le contraire. Jean de Laet, qui ne revient que très allusivement sur l'événement, semble avoir retenu la version des *Voyages* de Champlain de 1632, imputant l'entière responsabilité du choix du site au titulaire du monopole commercial, Pierre Du Gua de Monts qui « arriva au port aux Moutons [...] où il s'arresta premierement, & y descendit ses gens à terre : mais ayant peu de temps apres changé de resolution, il s'en alla à l'Isle de S. Croix à l'emboucheure de la riviere des Etechemins¹² ». Champlain en ressort donc encore une fois épargné.

Les frictions avec les Amérindiens

Une zone d'ombre dans la carrière du fondateur de Québec est sans contredit la détérioration des relations franco-amérindiennes dont dépendait la survie de la Nouvelle-France. Certes, Champlain insiste souvent sur les

¹⁰ Charlevoix, *HDNF*, t. I, p. 179.

¹¹ Charlevoix, *HDNF*, t. I, p. 180.

¹² Jean de Laet, *L'Histoire du Nouveau Monde ou Description des Indes occidentales*, Leyde, Bonaventure et Abraham Elseviers, 1640, p. 88.

relations amicales qu'il entretient avec les populations locales¹³, mais la lecture attentive de ses *Voyages* nous force à admettre qu'il multiplie les maladresses diplomatiques. Quoi qu'on ait souvent écrit sur ses talents de négociateur, le Saintongeais pêche souvent par manque de diplomatie et son premier entretien avec le chef montagnais Anadabijou, rencontré à la pointe saint-Mathieu (aujourd'hui Pointe-aux-Alouettes), non loin de Tadoussac, en est un exemple éloquent. Au lieu de répondre poliment à la réception grandiose qui leur est faite par les Montagnais et autres nations autochtones en présence, Samuel de Champlain se livre à une longue harangue théologique pour expliquer les mystères de sa foi et souligner l'aveuglement métaphysique de ses interlocuteurs. Il affirme sans ménagement que les conversations que les Amérindiens disent avoir eues avec Dieu émanent de « visions du Diable » et de « creance[s] [...] bestiale[s] »¹⁴.

On pourrait soutenir à la décharge de l'explorateur que son mépris est conforme au sentiment qu'éprouvent ses compatriotes envers les peuples dits infidèles. Certes, les contemporains de Champlain se croyaient imbus d'une supériorité spirituelle sur les non-chrétiens, ce qui justifiait leur posture autoritaire. Toutefois, Marc Lescarbot, qui recopie fidèlement la cérémonie d'accueil d'après la relation de Champlain, se moquera en manchette du discours de ce dernier : « *Je ne croy point que cette Theologie se puisse expliquer à ces peuples, quand même on sçauroit parfaitement leur langue* »¹⁵. Et cette mise à distance quelque peu cynique ressurgit plus loin dans la transition désinvolte avec laquelle l'historien de Vervins amorce le chapitre suivant pour revenir aux voyages de Jacques Cartier : « Laissons maintenant Champlain faire la *Tabagie*, & discourir de la theologie avec les *Sagamos Anadabijou, & Bezouïat* »¹⁶.

Comme le remarque à juste titre Bruce Trigger, si les Amérindiens ne sont pas vexés des attaques de Champlain (1987 : 270), c'est sans doute qu'ils n'ont pas tout à fait compris le sens de ses propos. Quoi qu'il en soit, cette prédication à sens unique révèle bien l'état d'esprit dans lequel le colonisateur débarque à Tadoussac et augure assez mal pour la suite de ses rapports avec les autochtones. Bien que Champlain soutînt que sa prédication eut l'effet

¹³ « Nous fismes amitié avec eux [des Amérindiens venus chasser les oiseaux] & les sauvages d'icelle riviere [de Kénébec], qui nous servirent de guide », Champlain, *Des Sauvages*, in Champlain, *Les Voyages*, t. II, p. 195 [47].

¹⁴ *Ibid.*, t. II, p. 82 [18].

¹⁵ Marc Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle France*, Paris, Jean Millot, 1609, liv. II, p. 323.

¹⁶ Lescarbot, *HNF*, éd. 1617, liv. III, p. 298.

escompté et que le chef s'inclina devant la force de ses arguments, il est permis de douter de son interprétation. En vérité, cette allocution paraît d'autant plus étrange que Champlain n'avait alors qu'un statut indéfini dans cette expédition menée sous les ordres d'Aymar de Chaste et de François Dupont-Gravé. Les historiens saluent cette première rencontre comme la concrétisation d'une alliance franco-amérindienne contre les Iroquois qui allait permettre aux Français de s'installer dans la vallée laurentienne sans résistance (BEAULIEU 2004 : 153-161). J'y vois surtout, avec Dominique Deslandres, les premières armes d'un « controversiste » qui tente d'infléchir ses interlocuteurs, en les ralliant à son point de vue, et de les dominer. Telle est d'ailleurs l'attitude qui dominera souvent chez lui (DESLANDRES 2004 : 193).

Champlain, qui souhaitait traiter de manière pacifique avec toutes les tribus, prendra pourtant les armes à la demande des Montagnais lors d'une attaque ponctuelle en 1609 contre les Iroquois sans aucune provocation de la part de ces derniers (TRIGGER 1987 : 263). Certes, on peut concéder avec Marcel Trudel que la rivalité entre les tribus était bien antérieure à l'escarmouche de 1609 et que la neutralité des Français aurait sans doute indisposé leurs alliés montagnais et algonquins (1966 : 165). La victoire de Champlain et de ses hommes ramena d'ailleurs la paix jusqu'en 1630 dans la vallée du Saint-Laurent (FISHER 2011 : 327). Samuel de Champlain décrit cet événement comme un coup d'éclat destiné à mettre au jour la puissance de la France. Il se montre lui-même comme le commandant en puissance de l'expédition, celui qu'on sollicite pour obtenir la victoire :

Je leur promis de faire ce qui seroit de ma puissance, & que j'estois bien fâché qu'ils ne me pouvoient bien entendre, pour leur donner l'ordre & façon d'attaquer leurs ennemis, & que indubitablement nous desferions tous¹⁷.

On perçoit encore entre les lignes le mépris de l'auteur pour les méthodes guerrières de ses alliés. Pour peu qu'on lise attentivement les *Voyages* de Champlain, on se rend compte que ses relations avec les Amérindiens sont source de constants malentendus. L'insatisfaction, voire la colère du voyageur affleurent notamment quand ceux-ci se mettent à pratiquer leurs rites barbares sur les vaincus. Il se dépeint comme celui qui tente d'abrégier les tourments infligés : « Je leur remonstrois que nous n'usions point de ces cruautés, & que nous les faisions mourir tout d'un coup, & que s'ils vouloyent que je luy [un

¹⁷ Champlain, *Les Voyages, op. cit.*, éd. 1613, t. III, p. 195 [343].

captif] donnasse un coup d'arquebuse, j'en serois content¹⁸ ». Dans toute cette description, Champlain se donne d'évidence le beau rôle ; c'est du reste celui que lui accorderont la plupart des historiens qui lui succéderont.

Lescarbot résume assez fidèlement la relation de Champlain tout en valorisant les belligérants iroquoiens qui, selon ses dires, « sortent de leur barricade d'une gravité Lacedemonienne¹⁹ ». En outre, il ne cache pas sa sympathie pour les captifs soumis aux pires tourments : « Mais il fut triste pour les prisonniers de guerre »²⁰. S'il ne critique pas la décision de Champlain de prendre part au combat, il ne la justifie pas non plus en évoquant l'alliance franco-algonquienne ou la promesse d'assistance faite par le Français. Un siècle plus tard, Le Roy Bacqueville de la Potherie qui revient sur l'événement insiste, quant à lui, sur les motivations de Champlain qui, selon ses dires, « voulant donner à ses alliés des preuves de son estime et de la valeur de la Nation Française, se mit à leur tête, [puis] il entra dans cette rivière [l'actuelle Richelieu] et poussa jusqu'à un lac qui porte aujourd'hui son nom²¹ ». Pour éclatante que paraisse la victoire de Champlain, elle marque, aux yeux du chroniqueur, le premier épisode d'une longue série d'hostilités opposant les Français aux Iroquois qu'il retrace dans une de ses lettres. Parmi les historiens d'avant la Conquête, c'est sans aucun doute Charlevoix qui perçoit le mieux les conséquences néfastes de cette échauffourée :

Dès l'année 1609, Champlain, qui avoit hiverné à Quebec, y ayant été joint au printems par Pontgravé, lorsqu'un Parti composé de Hurons, d'Algonquins, & de Montagnez, se disposoit à marcher contre cet Ennemi commun, il se laissa persuader de les accompagner. Il ne doutoit point qu'ayant pour lui trois Nations assez nombreuses encore, & intéressées à demeurer inséparablement unies avec les François, il ne lui fût aisé de dompter successivement toutes celles, qui entreprendroient de s'opposer à ses desseins, & toutes les apparences étoient pour la réussite de ce projet ; mais il ne prévoyoit pas que les Iroquois, qui seuls depuis longtems faisoient tête à tout ce qu'il y avoit de Sauvages à cent lieuës autour d'eux, ne tarderoient pas à être

¹⁸ Champlain, *Les Voyages*, op. cit., éd. 1613, p. 197 [345].

¹⁹ Lescarbot, *HNF*, liv. V, p. 622.

²⁰ Lescarbot, *HNF*, liv. V, p. 623.

²¹ Le Roy Bacqueville de la Potherie, *Histoire de l'Amérique septentrionale*, Monaco, éd. du Rocher, 1997, t. I, p. 187.

appuyés par des Voisins, jaloux de la France, & qui devinrent bientôt plus puissans que nous dans cette partie de l’Amérique²².

En se brouillant avec les Iroquois, Champlain, sans le vouloir, les avait jetés dans les bras des Hollandais qui leur donnaient des armes à feu²³. La Nouvelle-France allait payer un lourd tribut pour cette interminable guérilla. Certes, Charlevoix tentera de nuancer la portée de ces critiques en alléguant les bonnes intentions du colonisateur : « Il faut néanmoins rendre à M. de Champlain la justice de dire que son intention étoit uniquement d’humilier les Iroquois, afin de parvenir ensuite à réunir toutes les Nations du Canada dans notre Alliance par une bonne paix²⁴. »

Si Charlevoix est plus lucide, c’est que contrairement à Lescarbot, il dispose ici du recul nécessaire pour évaluer la portée de l’entreprise par-delà ses retombées immédiates. Or la guerre avec les Iroquois entravera grandement le développement de la Nouvelle-France.

L’expédition avortée vers la mer du Nord

Samuel de Champlain est reconnu comme un explorateur méthodique et minutieux. Pourtant, son expédition avortée vers ce qu’il croyait être la mer du Nord s’avérera un échec cuisant. Comme Jacques Cartier, Champlain avait le rêve de trouver la mer de Chine. Après s’être heurté au Sault Saint-Louis à l’ouest d’Hochelaga, il lorgne vers le nord de la rivière des Outaouais pour tenter de trouver ce passage. Afin de s’y rendre, il lui faut encore compter sur l’aide des Amérindiens. En 1613, il part accompagné d’un interprète nommé Nicolas de Vignau et de quelques Algonquins, mais ceux-ci, craignant de perdre leur hégémonie commerciale avec les Français au profit de nouvelles nations amérindiennes, tentent de le décourager en disant que les peuples qui habitent les environs du lac Nipissing sont des sorciers, ce que dément formellement le truchement qui affirme avoir vu la fameuse mer du Nord et des hommes blancs en ces parages. La supercherie était grossière, mais Champlain ne s’en avisera que plus tard. Conscient qu’il fut dupé sur toute la ligne, le Saintongeais finit par plaider pour sa défense la solidité du témoignage de l’interprète :

²² Charlevoix, *HDNF*, t. I, p. 220.

²³ Charlevoix, *HDNF*, t. I, p. 223.

²⁴ *Ibid.*, p. 223.

Marie-Christine PIOFFET

L'asseurance donc que je voyois en luy, la simplicité de laquelle je le jugeois plain, la relation qu'il avoit dressée, le bris & fracas du vaisseau, & les choses cy devant dictes, avoyent grande apparence, avec le voyage des Anglois vers Labrador, en l'année 1612. où ils ont trouvé un destroit [...]. Ces choses me faisant croire son dire veritable²⁵.

Alors que Champlain souhaite rendre visite aux Népissingues, les Indiens de l'île aux Alumettes ou les Kichesipirini tentent de le décourager en objectant que ces peuples sont des sorciers malfaisants. Ils avaient refusé en 1613 d'aider Champlain à se frayer un chemin vers le Nord, de peur que les Français ne découvrent d'autres partenaires économiques et de meilleurs territoires pour la traite des fourrures²⁶. Mais celui-ci ne se laisse pas démonter pour autant, conforté par les dires de son interprète au sujet de la mer du Nord, lequel finit par admettre son mensonge avant d'être abandonné par le chef de l'expédition.

Bien que Fisher, le biographe de Champlain, tente de neutraliser cet échec en arguant que l'expédition lui a permis d'explorer l'Outaouais, Champlain conclut ce chapitre de sa carrière sur une note amère, avouant son « regret de n'avoir mieux employé [son] tems²⁷ ».

Quel traitement les histoires de la Nouvelle-France réservent-elles aux déconvenues de l'explorateur ? On s'en doute bien, Marc Lescarbot qui fait flèche de tout bois pour attaquer son ancien compagnon en Acadie, ne passera pas cette expédition manquée sous silence. En effet, le Vervinois semble à nouveau prendre plaisir à mettre en contradiction le discours de Champlain avec celui d'Henry Hudson :

Nicolas Vignan [...] luy fit à croire avoir veu une mer en la part du Nort à dix-sept journées dudit Saut, [...] & conferma étant porté pardela avec tant de sermens (dit Champlain) que force lui fut de s'engager au voyage qu'il alloit entreprendre, joint que ce discours amenoit des circonstances qui rendoient son mensonge fort vraysemblable, sçavoir que sur le bord de cette mer imaginaire, il avoit veu le bris d'un vaisseau Anglois qui s'étoit là perdu, & les têtes de quatre-vints Anglois echappés de ce naufrage, que les Sauvages avoient tués, pour ce qu'ilz leur vouloient ravir leurs blés ; Adjoutant

²⁵ Champlain, *Les Voyages, op. cit.*, 1613, t. III, liv. II, p. 441 [293].

²⁶ *Ibid.*, p. 454 [306].

²⁷ *Ibid.*, p. 466[318].

que dédits Anglois avoit été réservé un jeune garçon que les Sauvages lui vouloient donner. Ce qui se rapportoit aucunement à ce qu'avoient publié les Anglois peu auparavant, du voyage de Henry Hudson, lequel en l'an six cens unze trouva (disent-ils) un détroit au dessus de Labrador par les soixante & soixante un degrés [...]. Champlain toutefois s'est laissé porter au dire de ce bourdeur, qui lui a baillé autant de fatigue que l'homme en peut supporter²⁸.

Le passage met en évidence ici la grande crédulité de Champlain, autant que son manque de préparation : à en croire le Vervinois, il méconnaissait le voyage d'Henry Hudson. Voilà pourquoi il s'est laissé si aisément berner. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que Lescarbot reproche à Champlain d'ignorer l'expérience de ses devanciers, notamment celle de Jacques Cartier, ainsi que son manque de jugement²⁹. Qui plus est, l'historien de Vervins n'est pas le seul à malmener le chef de cette expédition ratée. Quelques années plus tard, Jean de Laet, qui résume ce voyage en une phrase laconique, égratigne également Champlain pour sa trop grande naïveté :

[...] il entreprint un voyage au dedans du païs, adjoustant trop de foi aux menteries d'un certain *Nicolas Vignau*, qui affirmoit constamment que les Sauvages l'avoient mené l'an precedent aux vues à la veuë de la mer du Nord, jusques à ce que les Sauvages & la chose mesme lui fit cognoistre le mensonge³⁰.

En fait, Champlain aurait dû se méfier, d'autant plus que ce n'est pas la première fois qu'il se voit éconduit dans ses désirs d'exploration du Nord. On se souviendra que les Montagnais avaient refusé de le guider dans l'arrière-pays au nord de Tadoussac, pour ne pas perdre leur rôle d'intermédiaire commercial privilégié avec les Français (FISHER 2011 : 282 ; TRIGGER 1987 : 205). Les Hurons, quant à eux, devinrent à partir de 1610 les principaux partenaires commerciaux des Français et avaient tenté d'empêcher les Européens d'établir des échanges avec les peuplades du Nord. Selon Bruce Trigger, les Wendats auraient même convaincu les Népissingues d'empêcher Champlain « de prendre contact avec leurs associés commerciaux dans les régions du nord (1987 : 317) ».

²⁸ Lescarbot, *HNF*, liv. V, pp. 641-642.

²⁹ Qu'on se souviennent notamment de ses railleries concernant la fable du Gougou (*HNF*, liv. III, p. 390).

³⁰ Jean de Laet, *L'Histoire du Nouveau Monde ou Description des Indes occidentales*, Leyde, Bonaventure et Abraham Elseviers, 1640, p. 65.

Les critiques soulignent une autre inconséquence de la stratégie de Champlain, soit son entière dépendance envers les truchements, qui lui jouera de mauvais tours comme naguère au capitaine Jacques Cartier. Cette exploration manquée met une fois de plus en relief la dépendance du Saintonguais envers les interprètes comme les rapports difficiles qu'il entretenait avec les Amérindiens en raison de sa méconnaissance de la langue. Gabriel Sagard conviendra lui-même que la barrière linguistique fut souvent un obstacle majeur à la bonne entente entre Français et autochtones, relayant dans son *Histoire du Canada* les reproches que certains d'entre eux formulaient au sujet de Champlain,

marris que depuis vingt Hyvers qu'il hantoit avec eux, il ne s'estoit point estudié à leur langue pour pouvoir jouyr de ses conseils, & se communiquer avec eux par soy mesme, & non par Truchemens, qui souvent ne rapportent pas fidellement les choses qu'on leur dit, ou par ignorance, ou par mespris, qui est une chose fort dangereuse, & de laquelle on en a souvent veu arriver de grands accidens³¹.

Sagard, sans faire la moindre référence à l'expédition manquée de Champlain, paraît pourtant l'avoir à l'esprit quand il écrit que les Récollets pourraient bénéficier de l'aide des Népissingues pour aller vers la mer du Nord parce qu'ils ne représentent pas une menace pour le commerce :

[Nous] esperions y faire un voyage à la premiere commodité avec ces *Epicerinys*, comme ils nous le faisoient esperer moyennant quelque petit present, si l'obedience ne m'eust rappellé en France : car bien que ces Sorciers ne veuillent pas mener de François seculiers en leur voyage, non plus que les Montagnais, & Hurons au Saguenet [Saguenay], de peur de decouvrir leur meilleure & plus excellente traite avec les pays, d'où ils rapportent tous les ans quantité de pelleteries : ils ne sont pas si reservez en nostre endroit, sçachant desja par experience, que nous ne nous meslons d'aucun autre trafic que de celui des ames, que nous nous efforçons de gagner à Jesus-Christ, sans interest du temporel³².

Sans nommer expressément le Saintonguais, le récollet suggère entre les lignes que le refus d'amener des Français vers le Nord était dû à leurs préoccupations

³¹ Sagard, *HC*, liv. II, pp. 481-482.

³² Sagard, *HC*, liv. II, pp. 238-239.

temporelles. Dans son livre affleurent nombre de critiques voilées contre le premier gouverneur de la Nouvelle-France qui, après avoir invité les Récollets à venir en Nouvelle-France, se distanca d'eux au profit des Jésuites. L'auteur n'avait d'évidence pas digéré cette trahison et multiplie les pointes à son endroit.

En somme, il est clair que cette odyssée ratée mine la crédibilité de Champlain, non seulement comme négociateur auprès des nations autochtones qu'il n'a pas su rallier à ses vues, mais aussi en tant que colonisateur. Alors que Cartier, Lescarbot et les Récollets avaient manifesté une curiosité pour les langues locales, Champlain semble totalement imperméable à la diversité linguistique.

La reddition de Québec face aux frères Kirke

Les compétences organisationnelles de Champlain et sa réputation ont été passablement entachées, aux yeux de plusieurs historiens, par sa décision de capituler après la ratification en avril 1629 du traité de Suze, intervenu entre la France et l'Angleterre. Si Champlain s'emploie dans la *Relation* de 1632 à justifier cette décision, alléguant qu'il n'avait d'autre option que de se rendre, faute d'approvisionnement de la France, tous les chroniqueurs ne sont pas du même avis, à commencer par les Récollets. Gabriel Sagard affirme que les Anglais étaient également mal équipés et que les Français, pour peu qu'ils se soient défendus, auraient pu facilement leur tenir tête :

Il est vray que l'on estoit tres-mal pourveu de toutes choses necessaires à l'habitation, mais l'ennemy estoit bien foible aussi, car le Pere Joseph [Le Caron] ayant bien consideré tout leur equipage, il[s] n'estoient pas de plus de deux cens soldats & la pluspart mal autrus [malotrus] coquins, & gens qui n'avoient jamais porté les armes qui se fussent fait tuer comme canars, ou eussent bien-tost pris la fuite, ainsi se le promettoient nos gens.

Le temps mesme se rendoit favorable à leur bonne volonté, car la marée baissoit, il faisoit un grand vent de Surouest, & les ancrs chassoient tousjours du costé de la France, tellement qu'il ne se trouvoit aucune assurance ny pour les Navires ny pour les barques³³.

³³ Sagard, *HC*, liv. IV, p. 995.

Si l'auteur conteste la décision prise par le gouverneur, la suite de la citation est encore plus accablante pour lui, arguant qu'il n'aurait pas voulu livrer bataille de peur de perdre la vie : « le sieur de Champlain trouva plus expedient de se rendre sans se battre que de se mettre dans le hazard de perdre la vie ou d'estre fait prisonnier en deffendant une meschante place³⁴ ».

Quelques années plus tard, un autre récollet, Chrestien Leclercq, tentera d'atténuer ce jugement tout en s'alignant sur les propos de son devancier Sagard en ce qui concerne la décision de capituler. En effet, selon lui, les Récollets et les Jésuites s'opposèrent à la reddition de Québec³⁵ et se tenaient prêts pour un long siège. Bien qu'il ne partage pas les arguments de Champlain, Leclercq refuse de s'attaquer à lui : « [l]es articles de la capitulation [...] ne regardent pas mon sujet³⁶ ». De surcroît, son portrait de Champlain comme un « homme intrepide³⁷ » s'éloigne de celui qu'en a fait l'auteur de l'*Histoire du Canada* dont les griefs débordent la décision de celui-ci de capituler. Plus direct et impulsif, Sagard, sans doute échaudé par les silences de Champlain sur l'œuvre des Récollets, ne mâche pas ses mots et pousse l'insubordination jusqu'à blâmer Champlain de n'avoir pas su faire fructifier la terre et d'avoir été par sa négligence à l'origine de la prise de Québec :

Le renouveau [printemps] fut assez beau & favorable pour faire les semailles, mais ceux de l'habitation ne s'amusoient tousjours qu'apres leur fort, fondans l'esperance de leur vie sur les Navires, sans s'amuser à cultiver, dont ils se repentirent apres, mais avec une trop legere punition d'une negligence si grande, car les Navires pouvoient perir, ou estre pris des ennemis, comme ils furent à la fin des Anglois³⁸.

Loin d'être gratuits, les reproches de Sagard témoignent d'une certaine clairvoyance. Le « pauvre frère mineur », comme il se désigne parfois, souligne à juste titre les faiblesses de la stratégie défensive de Champlain, qui avait ordonné la destruction du fort Saint-Louis au profit d'un fort plus important. Sagard jugea cette dépense excessive tout comme Guillaume de Caën s'était

³⁴ *Ibid.*

³⁵ Chrestien Leclercq, *Premier Etablissement de la foy dans la Nouvelle France*, Paris, Amable Auroy, 1691, t. I, p. 403.

³⁶ *Ibid.*, t. I, p. 408.

³⁷ *Ibid.*, t. I, p. 21.

³⁸ Sagard, *HC*, liv. IV, p. 975.

opposé à l'édification de ce fort, à en croire Joseph Le Caron, dans son *Advis au Roy sur les affaires de la Nouvelle France* (1626) : outre l'habitation, il y a à Québec

une forteresse qui fut faite par la mesme diligence de monsieur de Champlain, l'an 1620, un an avant que le sieur de Can [Guillaume de Caën] vînt au pays, mais ledit de Can en a aussi fort murmuré & ne sçay si ce n'est point en dérision qu'il l'a fait garder par deux pauvres femmes, qui pour sentinelle n'y laissent la pluspart du temps que deux poulles³⁹.

En outre, pendant que Champlain se concentre exclusivement sur les fortifications de Québec entre 1620 et 1626⁴⁰, il semble oublier que pour tenir un long siège, il faut des vivres. Aussi commet-il l'erreur de négliger presque complètement l'agriculture et l'élevage. Sans doute, estime-t-il qu'il incombe aux responsables des compagnies commerciales de s'occuper de l'approvisionnement, et blâme les marchands pour la disette, reproche qui semble « un peu facile », selon Dickinson (DICKINSON 2004 : 215). Qu'il se soit montré incapable de pallier la pénurie et les carences du ravitaillement après le fiasco de l'île Sainte-Croix révèle qu'il n'avait pas su tirer les leçons appropriées de ses erreurs antérieures.

L'abandon du Canada désole encore un siècle plus tard Charlevoix qui, épiquant sur ce gâchis, constate qu'il aurait été facilement évitable : « Il est certain que, si tous les François avoient fait leur devoir, le Navire Anglois eût été pris, avant qu'il pût être secouru⁴¹ ». Il fait ici référence au bateau de Thomas Kirke qui voguait avec à son bord Champlain et qu'Emery de Caën aurait pu aisément attaquer, mais, conclut l'historien jésuite, « il ne fut pas bien secondé de son Equipage, composé apparemment de Gens de sa Religion, qui alors ne se battoient pas volontiers contre les Anglois, à cause du siège de la Rochelle⁴² ». Si Champlain sort militairement exonéré pour sa reddition sous la plume de Charlevoix, ses talents de gestionnaire et de commandant subissent les contrecoups de la défaite, car il n'a manifestement pas été capable d'imposer l'unité et la cohésion parmi ses hommes. Pire encore s'avère le

³⁹ Joseph Le Caron, *Advis au Roy sur les affaires de la Nouvelle France*, in Lucien Campeau, *Monumenta Novæ Franciæ*, (1626), Rome/Québec, Monumenta Hist. Soc. Iesu/Presses de l'Université Laval, 1967, t. II, doc. 43, p. 108.

⁴⁰ Champlain, *Les Voyages*, éd. 1632, *op. cit.*, t. IV, liv. I, pp. 126-127 [1110-1111].

⁴¹ Charlevoix, *HDNF*, t. I, p. 265.

⁴² Charlevoix, *HDNF*, t. I, pp. 265-266.

Marie-Christine PIOFFET

jugement sur la gouvernance de Champlain qui émane de la bouche de l'amiral David Kirke que transcrit encore le même historien :

[...] il dit à Champlain qu'il trouvoit la situation de cette Ville [Québec] admirable ; que si elle demouroit à sa Nation, elle seroit bientôt sur un autre pied, & que les Anglois tireroient parti de bien des choses, que les François avoient négligées⁴³.

Pour le lecteur de notre époque, ces paroles peuvent sembler presque prophétiques et préfigurer le destin du Canada après la Conquête. Champlain, comme ceux qui le secondaient, n'avait en vérité pas su exploiter les ressources de la ville et de la région pour donner à la Nouvelle-France une certaine autonomie par rapport à la métropole. Les injonctions de Marc Lescarbot à cultiver la terre étaient restées lettre morte.

À défaut d'être celui que Charlevoix et plusieurs historiens appellent pompeusement le « père de la nation », Champlain, au fil des succès et de ses erreurs, a su s'imposer comme un homme déterminé, l'artisan infatigable des commencements, mais aussi des vacillements de la colonie. Du désastre de l'île Sainte-Croix jusqu'à la publication de ses *Voyages* en 1632 qu'il lègue fièrement à la postérité, il a su, au fil des épreuves, se construire une image positive d'être bienveillant. Sans doute les historiens de son temps n'ont-ils pas manqué de relever certaines notes discordantes dans ses écrits, mais ils n'osèrent pas l'attaquer de front. Si Lescarbot et Sagard ont bien vu les limites de l'homme et les conséquences de certaines de ses décisions, ils n'ont jamais contesté sa valeur et son engagement. Leur regard critique inspiré parfois par un certain ressentiment, voire une rivalité permet de réévaluer le personnage à l'aune de son époque. Champlain reste un pionnier et, à ce titre, sa contribution a souvent été grandie. Dégagés de toute tentative de mythification du personnage, les auteurs de la Nouvelle-France, en particulier Marc Lescarbot et les historiens récollets, évaluèrent les retombées de son œuvre avec plus de lucidité et leurs jugements méritent d'être scrutés pour repenser l'histoire des débuts de la colonie. Par cette brève rétrospective menée à travers les écrits d'avant la Conquête, nous espérons préparer le terrain non seulement à une autobiographie critique de Champlain, mais aussi à une véritable édition critique de son œuvre qui, à ce jour, fait encore défaut.

⁴³ Charlevoix, *HDNF*, t. I, pp. 266-267.

Bibliographie

BACQUEVILLE DE LA POTHERIE, Le Roy (1997), *Histoire de l'Amérique septentrionale*, Monaco, éd. du Rocher, t. I.

BEAULIEU, Alain (2004), « La naissance de l'alliance franco-amérindienne », in Raymonde Litalien et Denis Vaugois (dir.), *Champlain. La naissance de l'Amérique française*, Québec/Paris, Septentrion/Nouveau Monde éditions, pp. 153-161.

D'AVIGNON, Mathieu (2008), *Champlain et les fondateurs oubliés. Les figures du père et le mythe de la fondation*, Québec, PUL.

DESCHAMPS, Hubert (1951), cité par Raymonde LITALIEN (2004), « Historiographie de Samuel de Champlain », in Raymonde Litalien et Denis Vaugois (dir.), *Champlain. La naissance de l'Amérique française*, Québec/Paris, Septentrion/Nouveau Monde éditions, pp. 11-16.

DESLANDRES, Dominique (2004), « Samuel de Champlain et la religion », in Raymonde Litalien et Denis Vaugois (dir.), *Champlain. La naissance de l'Amérique française*, Québec/Paris, Septentrion/Nouveau Monde éditions, pp. 191-204.

DESTREMPES, Hélène (2009), « Mise en discours et médiatisation des figures de Jacques Cartier et de Samuel de Champlain au Canada français dans la seconde moitié du XIX^e siècle », *Tangence*, n° 90, pp. 89-106.

DICKINSON, John A. (2004), « Champlain administrateur », in Raymonde Litalien et Denis Vaugois (dir.), *Champlain. La naissance de l'Amérique française*, Québec/Paris, Septentrion/Nouveau Monde éditions, pp. 211-217.

FISHER, David Hackett (2011), *Le rêve de Champlain*, trad. Daniel Poliquin, Montréal, Boréal.

LESTRINGANT, Frank (1984), « Champlain, Lescarbot et la "Conférence" des histoires », *Scritti sulla "Nouvelle-France" nel Seicento (Quaderni del Seicento francese*, n° 6), Bari/Paris, Adriatica/Nizet, pp. 69-88. Repris dans

Marie-Christine PIOFFET

Frank Lestringant (1996), *L'expérience huguenote au Nouveau Monde (XVI^e siècle)*, Genève, Droz, pp. 329-344.

LESTRINGANT, Frank (2012), « Écrire l'histoire de la Nouvelle-France en 1609. Note sur Marc Lescarbot », in Alain Beaulieu et Stéphanie Chaffray (dir.), *Représentation, métissage et pouvoir : la dynamique coloniale des échanges entre Autochtones, Européens et Canadiens (XVI^e-XX^e siècle)*, Québec, PUL, pp. 157-174.

TRIGGER, Bruce (1987), *Les Enfants d'Aataentsic. L'Histoire du Peuple Huron*, Montréal, Libre-Expression, 1987.

TRUDEL, Marcel (1966), *Histoire de la Nouvelle-France*, vol. II : *Le Comptoir. 1604-1627*, Montréal/Paris, Fides.